

Préface à "Trabalho : Minas de Saberes e Valores" (Travail, mines de savoirs et de valeurs), imprimé et édité par les soins du Nete (Réseau) Travail et Education de la Faculté d'Education de l'UFMG, sous la coordination de Daisy Moreira Cunha

Yves Schwartz

-----

Pour Introduire à *Connexoes de saberes*

L'existence d'activités d'extensao dans les universités fédérales brésiliennes est une originalité qui oblige à se poser des problèmes féconds : comment construire conceptuellement ce que la vie sociale peut demander aux ressources universitaires, en dehors des activités normales et nécessaires de ces Etablissements que sont l'enseignement et la recherche ? Comment à travers la réponse à cette question penser le principe d'indissociabilité entre ces trois volets de la professionnalité universitaire <sup>1</sup>?

L'expérience dont il est question ici, dans une tradition propre au Brésil, celle de Paulo Freire (p.16), tente de construire une forme de réponse à ces questions en introduisant dans le dispositif de la connaissance « l'expérience du travail réel », les savoirs « investis », producteurs de « renormalisations » que possèdent les travailleurs dans le quotidien de leur activité (pp 13-17). Termes bien sûr assez obscurs, qu'il s'impose d'éclairer et de justifier. Sans doute les auteurs s'autorisent dès le départ d'expériences déjà engagées, où de telles hypothèses ont été mises à l'épreuve : les « communautés scientifiques élargies » d'Ivar Oddone, retravaillées en « dispositifs dynamiques à trois pôles » au sein du Département d'Ergologie de l'Université de Provence, Département qui a noué de longue date des liens de coopération scientifique et d'amitié avec nombre des protagonistes de l'expérience Connexoes de Saberes de Belo Horizonte. Dans tous les cas, cette idée de savoirs et de valeurs « investis », voire enfouis dans l'intelligence et le corps des êtres au travail, et dont l'ignorance, absolue ou partielle, fragilise tout savoir ou intervention sur les situation où ces savoirs et ces valeurs se déploient, est partagée par les uns et les autres. Mais, en un sens, l'expérience de Belo Horizonte, par sa durée, son ampleur, son inventivité tout au long de son parcours, dépasse les premiers acquis des expériences antérieures et relance, en les renforçant, le développement de tels dispositifs.

Le choix porté sur un collectif de mineurs pour être les protagonistes-travailleurs de cette expérience, est longuement présenté dans les premières pages (21, sq). On n'en sera pas étonné : le poids des ressources minières a été fondamental dans l'histoire du Brésil depuis le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle. De là sont nées, à partir du cycle de l'or, « cidades, riquezas, relazoes de poder,

---

<sup>1</sup> Citer ici la thèse de Denise Alvarez

revoltas, e, também, muitas contradições sociais provocadas pelas condições de trabalho na mineração » (p.24). De cette dure et riche histoire vécue en commun de génération en génération émerge-t-il un « ser mineiro », une « identité de mineur ? ». La question sera ré-interrogée tout du long, mais il apparaît à l'évidence qu'une unité tendancielle s'est assez construite pour qu'il soit légitime de réunir 28 travailleurs mineurs, avec l'objectif de reconsidérer avec eux le regard savant qu'on a porté jusque là sur cette activité industrielle si stratégique au cœur de l'économie et de la vie sociale du pays. Et comme son nom l'indique, que cette expérience se soit posée dans la capitale de l'Etat de Minas Gerais, creuset des avidités minières dès le XVII<sup>e</sup> siècle, lui donne une légitimité de plus, même si les participants ressortissent aussi d'Etats voisins de celui-ci.

Les auteurs ont soin de situer ce travail avec le groupe de mineurs dans l'horizon économique où cette activité de mineração s'inscrit et se transforme (p.33 sq) : la restructuration productive, la division internationale du travail au sein de laquelle on peut entrevoir une évolution de la place du Brésil. Le secteur minier est marqué, peut-être plus que les autres par une croissance de la sous-traitance, ainsi que de l'informalité du travail, qui peut aller jusqu'à 70% de la main d'œuvre ; ce qui aura des conséquences évidentes dès que l'on étudiera les dimensions collectives du travail.

Cette restructuration s'accompagne de modifications de stratégies patronales plus préoccupées qu'avant, avec la diffusion des automatismes, de la « gestion des connaissances », de l'individualisation de la relation salariale que l'on connaît un peu partout dans le monde (la notion d'empregabilidade). Evolutions fort ambiguës, pouvant justifier une intensification du travail, ou du chômage. Certes, les partenaires mineurs n'ignorent pas pour autant les améliorations que ces politiques peuvent générer sur les conditions de travail, les équipements (p.32), mentionnent de vraies conquêtes syndicales (p.44), notamment sur la sécurité (p.54, 56<sup>2</sup>), une aide protectrice de certaines lois (p.48). Mais les travaux et débats de l'expérience montrent qu'on est « très loin de l'idéal ».

Que le contexte économique-politique national et mondial soit à prendre en compte pour interroger le « ser mineiro » aujourd'hui est nécessaire et évident. Mais on risque des dérapages de connaissance et d'action si on pense déterminer ce territoire de vie humaine et de travail à partir de seuls concepts et considérations extérieures à l'activité elle-même. Lors même qu'il s'agit d'initier la planification du travail en commun entre l'équipe universitaire et le groupe de mineurs, le débat sur la structuration de son organisation illustre de façon éclatante ce risque, et justifie à lui seul toute la dynamique à venir de cette mise en confrontation nécessaire de ces deux types de savoirs : l'équipe universitaire propose de diviser les groupes de travail selon un critère objectif, extérieur à l'activité, et qui pour cela lui est accessible, la division par catégorie de minéraux extraits. Or, la discussion avec les mineurs fait apparaître que cette catégorisation extérieure n'est pas

---

<sup>2</sup> Ce qui est dit là du SINDARMARMORE pourrait faire penser à l'expérience des « Diables Rouges », équipes chargées de la sécurité dans les navires en réparation, étudiées par Pierre Trinquet dans *Maîtriser les risques du travail*, P.U.F, 1996, pp 268-286.

pour eux la plus pertinente : minéral par minéral, les processus de production sont très comparables, par contre ce qui fait pour eux et entre eux la vraie différence c'est la distinction entre la mine subterrânea et le travail a céu aberto : « Nao so etapas de produçao se diferem muito, segundo eles, mas tambem os riscos, acidentes e os tipos de doenças ocupacionais » (p.29). De ce fécond et nécessaire débat des savoirs entre les formalisés et les investis, de cette découverte à instruire de variabilités jamais anticipables hors de l'activité elle-même, tout est sinon dit, en tout cas annoncé dans cette discussion initiale. Le pôle de ce qui sera désormais appelé ici les « saberes investidos nas atividades de trabalho » implique bien de « repensar o regime de produçao de saberes sobre o trabalho » (p.15). Pour le lecteur, un regard profondément enrichi sur le monde de la mine, ses drames, sa forme de convocation des projets politiques va s'ouvrir, mais c'est à la condition d'admettre de part et d'autre mais d'abord du côté des savoirs académiques le doute (p.1\*), l'« obscurité » sur bien des faits du monde du travail (p.19\*), et en fin de compte accepter d'être secoué en permanence par un « inconfort intellectuel », « um desconforto ao ver ângulos nebulosos nos problemas evocadas pela experiência de trabalho » (p.10). Les longs et passionnants débats sur le « no » (p.75 sq), sur le « pulo de gato » font apparaître cette complexité à découvrir, non seulement des savoirs investis mais à travers eux l'impossibilité de juger des choix des êtres humains au travail sans s'instruire des configurations les plus concrètes et singulières auxquelles leur activité doit se confronter : « E sempre fácil julgar...o outro chega : 'Ah, ele fez uma coisa que nao devia'.A gente tã o tempo todo julgando. O ideal é que o no nao precisasse existir, mas se ele existe é porque alguma coisa nao funciona bem » (p.77).

Alors chemin faisant, entre les propositions descriptives, les questionnements tenaces et pertinents de l'équipe de l'UFMG et les réponses, les déplacements opérés par les partenaires du groupe mineur, c'est tout un mode d'approche du travail humain qui se déploie. Au fondement une *variabilité* toujours à relocaliser, dont les ergonomes dits de « l'activité » avaient dès les années 1970, autour d'Alain Wisner, montré toute l'importance dans l'analyse du travail humain, traverse cette « minas de saberes » : toute anticipation des conditions du travail si elle est nécessaire, est aussi toujours présomptueuse. Par exemple, autour des questions de rythme de travail, de fatigue, d'évaluation de la qualité du travail, les interlocuteurs mettent en avant toutes sortes de facteurs, à combiner, qui ne permettent pas de donner des réponses décollées, « désadhérées », à distance des activités concrètes : ainsi la granulométrie requise, les caractéristiques de la roche, son degré de résistance, l'angle du sol par rapport à la roche, la nécessité ou non d'utiliser dans ces conditions du matériel auxiliaire (p 81sq). « Entao o ritmo de produçao na mina ele nao e constante. Ele nao e uniforme. Ele leva varios fatores » (p.84).

En même temps, on touche du doigt un élément qui pourrait paraître paradoxal, mais seulement pour ceux qui ont une vision simplifiante du travail : le traitement des variabilités fait problème quand il n'est pas pris en compte par l'organisation, ce qui est généralement le cas. Mais, comme par exemple avec le Po azul (p 80 sq), un processus accéléré, qui minimise les debates de normas (p.93) liés la gestion de ces variables entraîne une forme

d'ennui qui complique l'usage que chacun doit faire de soi-même sur ces si longues durées : « Entao, pelo fato dele ser simples ele torna mais complexo » (p.93).

Cette gestion des variabilités ne peut isoler le corps de l'esprit du travailleur, comme les modèles de rationalisation du travail le font (note 9, p16\*), ce que développe clairement le professeur de l'UFMG, pp 77 sq, déclenchant des réactions passionnantes. Tout le génie de l'équipe universitaire est de promouvoir un milieu de travail et de confiance qui permette la mise en visibilité de ce qui est sans doute le plus invisible dans l'activité, ce que nous appelons le « corps-soi » au travail : ainsi, pour manipuler les joysticks de la escavadeira <vérifier, p.84> , la sensibilité est-elle celle de l'œil ou de la main ? « E o olho e a mao ». Comment sent-on le tremblement de la machine, par la main, le corps, l'œil ? « E no todo » (p. 85) , c'est le corps-soi, le corps historique du mineur qui synthétise les repères pertinents pour l'avancement de sa tâche. On ne peut déterminer de manière objectiviste et rationnelle ce qui en nous réagit, régule notre rapport au travail : « Se voce trabalha com os caminhos pesados, tomando solavancos de seis horas a oito horas, *alguma coisa* no seu corpo vai gritar com certeza » (p.86).

Ce milieu de confiance permet de replacer l'activité de mineração dans ses rapports avec l'ensemble d'une vie d'humain. La personne, le « corps-soi » qui vit dans la mine, c'est la même, le même qui essaie de vivre tout court, négociant simultanément les duretés du métier et celle de la vie sociale. Il y a quelque chose de la « famille », autour du chantier, mais il y a aussi les relations familiales, amoureuses, sociales, réelles à vivre et construire, négociations spécifiques quand elles sont liées au nomadisme, à la soustraction ; et à cet égard, le long développement sur le « peao de trecho » illustre particulièrement l'impossibilité de traiter comme deux moments séparés le « travail » et le « hors travail ».

Comment donc agir sur les situations sans les simplifier par des généralisations, commodes pour les organisateurs, les gestionnaires, les pouvoirs hiérarchiques normalisateurs ?

La question se pose par exemple sur la gestion de la sécurité. Problème essentiel dans toute exploitation minière au monde. Sans doute, il existe une démarche officielle de prévention, l'APR ( Análise preliminar de riscos), mais ambiguë, comme toutes les stratégies patronales, visant notamment à culpabiliser chaque mineur (p.30). Tout au long de ce recueil courent des histoires d'accident ( pp.38, 39, 44, 49, 50). Ce qui nous paraît important, et qui confirme des hypothèses avancées ailleurs, est qu'il ne faut jamais cesser de s'instruire des histoires des milieux de travail, pour prévenir plus efficacement les maladies professionnelles, les accidents et les drames. A propos de la NR 22, « entre le prescrit et le réel », et un terrible accident à la mine d'Araxa, cette question est posée : « O que faz o trabalhador desviar-se da norma ? Essa pergunta quase nunca e feita » (p.98).

On a déjà évoqué le fait que contrairement aux classifications de prime abord « naturelles », l'approche de la santé et de la sécurité ne devait pas commencer par une distribution en termes de types de minéraux mais selon la distinction « sous terre » ou à « ciel ouvert ». Quelques points justifient plus

particulièrement cette nécessité de rester toujours dans l'« historique » pour construire en permanence de la santé et de la sécurité ; ainsi le débat ouvert sur les rapports entre les « savoirs investis » et ceux de l'ingénieur (p.60 sq), particulièrement avec le développement des automatismes. « Mas o conhecimento, a sensibilidade e a esperteza esta alem da máquina ». Que peut être alors une intervention pertinente sur la sécurité, si la réalité du travail n'est que très imparfaitement approchée par les ingénieurs : « Muitas vezes, eles abusam...a questao da segurança e tal » (p.61, 77). Comment penser le danger lié au « no », qu'aucune organisation du travail ne pourra pourtant éliminer (p.78), et que même un espace de discussion sur les risques et difficultés du travail libérera difficilement (p.77). Comment la sous-traitance et son cortège de peao de trecho permettra-t-elle d'anticiper correctement les risques (« o peao de trecho rompe com toda o esquema de segurança que tem a empresa », p.72) ? Phrase clef, issue de la comparaison entre les différentes mines représentées au sein du groupe mineur : « Entao, dit l'un d'eux, e complicado de generalizar », il faut être attentif aux processus « Mina por mina » (p.91).

Cette question de la prévention nous conduit à une autre interrogation, tout aussi importante, sur ce qu'on a souvent appelé avec trop d'assurance le « collectif de travail », faisant ainsi d'un problème une affirmation : la transgression des normes, et notamment de la NR 22 fait partie du métier de mineur (« faz parte da realidade das minas », p.100). Transgression qui peut ou non devenir dangereuse selon que chacun comprend « em detalhes, a logica que o(s) colega(s) trabalhador(es) procede para exercer sua(s) atividade(s) de trabalho » (p.100). Il faut que chacun puisse comprendre les transgressions des autres, et de ce fait, plus ou moins les anticiper Or cette question n'est jamais jouée d'avance, et là encore nous renvoie à l'histoire concrète de la vie des milieux de travail. Le compagneirisme, le sentiment de vivre au sein du chantier, au fond des galeries, comme une « autre famille » (p. 21, 22) apparaît sans doute comme un élément assez spécifique du travail des mineurs. Mais cela n'exclut pas des phénomènes de rejeição (p.57), par exemple quand on passe des compétences d'électricien à une équipe antérieurement plus soudée autour de la manutention mécanique. Rien n'est stable, rien n'est automatique, la dimension collective du travail se cherche, se restreint, s'élargit selon les politiques managériales –qui mettent en concurrence les mineurs, p.58-, les solidarités syndicales plus ou moins fortes, la durabilité des équipes, le degré de nomadisme ou de sous-traitance. Là encore, le peao de trecho, vu comme predador (p. 64), peut casser cette dimension. Il y a des possibilités de dispute, de refus de transmission d'expérience, mais aussi de « conspiration collective », telle que « a gente conseguiu sair da disputa », pour évoquer un exemple concret évoqué p.58-60. Loin de toutes les rationalisations *a priori*, y compris de la sociologie ou psychologie du travail, le vivre ensemble en confiance au travail est une création continuée, toujours menacée, labile, incertaine, aux dessins, aux modes d'échanges, aux valeurs partagées qui le supportent, toujours en partie à redécouvrir.

Cette interrogation, parce qu'elle reste ouverte, sur la dimension collective du travail, nous renvoie à son tour sur une autre, tout aussi ouverte et que ce

recueil nourrit profondément, la question du « métier », de l'« identité professionnelle ». Dans quelle mesure la (re)découverte des variabilités de situation, des diversités de sites, de minéraux, d'histoires locales, le fait qu'il est « compliqué de généraliser », la transformation des processus de production dans la mineração, la permanente illustration du fait que le professionnel du concept, l'universitaire, doit sans cesse remettre en chantier ses savoirs généraux et s'instruire des savoirs et des valeurs « investis » des mineurs, en quelle mesure tout cela fragilise-t-il cette intention de co-élaborer ensemble des connaissances sur les activités de travail des mineurs, comme un ensemble cohérent ? Au lecteur de se faire lui-même une idée sur ce *ser mineiro* (p. 6\*) avec l'extraordinaire richesse des matériaux ici proposés. Nous avancerons simplement ces brefs propos.

L'identité professionnelle ne peut être simplement assimilée à des conditions de travail, des prescriptions et normes officielles, des « règles de métier », la dureté, les risques, la fatigue..., même si tous ces facteurs contribuent fortement à une certaine homogénéité du « ser mineiro ». Mais s'en tenir là conduirait vite à annuler la diversité, la variabilité, les formes inapparentes et pourtant essentielles de récréation des possibilités de vivre au travail, où chaque mineur, plus ou moins individuellement, plus ou moins collectivement, manifeste son génie, son micro-engagement créateur dans la fabrication de son histoire et de notre histoire. Pas question d'annuler dans le « ser mineiro » le monde des « savoirs investis », des « no », des transgressions, de la gestion des variabilités, des solidarités plus ou moins localement construites, conquises et menacées : tout ce qui précisément ne peut être généralisé, connu sans mettre en place des dispositifs comme *connexoes de saberes*. Il nous semble alors que s'il y a quelque chose comme le ser mineiro, ce serait l'articulation, à remettre toujours en histoire, entre ces éléments relativement généraux évoqués ci-dessus, le continent des « renormalisations », des micro-engagements créateurs de l'activité, et la signification sociale toujours en question, toujours à conquérir de la mineração dans la vie collective. Rien ne serait possible, du point de vue de l'efficacité, la productivité, mais aussi de la santé, du maintien en vie des travailleurs si ne s'opéraient pas en permanence ces renormalisations, ces transgressions, inanticipables, mais pourtant propres en partie à cette industrie de la mineração. Or jusqu'à quel point les mineurs peuvent-ils ainsi user d'eux-mêmes, avec le coût et les risques que cela représente, sans que cet usage d'eux-mêmes ait sa place et sa signification dans la construction d'un « bien commun » d'une société humaine »<sup>3</sup> ?

Ainsi comprenons-nous en ce sens l'évocation de la teia, la toile de fond historique de l'industrie de la mineração dans la construction de la nation brésilienne, son industrialisation (p.24), le paradoxe vécu par le mineur entre la peur, et la rencontre de « tantas as belezas...que antes voce nao via » (p.23), « voce vé um setor tao bonito, que gera coisas tao bonitas » (p.7\*), la construction des solidarités de galeries et de chantiers comme un modèle possible de société humaine, à défendre et à exporter dans la vie civile (pp 24, 26), avec des personnifications « héroïques » de cette ambition éthico-

---

<sup>3</sup> Ce que nous avons cru pouvoir appeler un « adressage social », dans *Le paradigme ergologique ou un métier de philosophe*, Octarès Edition, Toulouse, 2000, pp.34 sq.

politique, comme Dazinho (p.27). C'est de ce point de vue que « ser mineiro, é ter o prazer de se sentir especial », c'est pour cela que malgré la dureté et les risques du métier, on peut se faire « mineiro por opção » (p.27). C'est, me semble-t-il, ce que dit clairement la conclusion : « Os trabalhadores, além de produzirem a riqueza social, produzem também, valores históricos e culturais que permeiam sua vivências, dentro e fora do trabalho », et « essa cultura « comporte toute une « relação da mina com a cidade » ( 7\*). Le *ser mineiro* nous paraît donc suggérer un mode spécifique de travail d'articulation entre la relative homogénéité des conditions objectives du travail de la mine, le continent des avoirs investis, renormalisations et transgressions, et cet « adressage social ».